

Mulgré les nombreuses et alarmantes prophéties qui prédisaient la mort de l'*Abeille*, bientôt dix-neuf mois se sont écoulés depuis qu'elle a paru pour la première fois. Cette constance dans nos travaux me remplit de joie, et parce qu'elle a été la cause de beaucoup de bien pendant ce temps, et surtout parce qu'elle est un motif d'espérance pour l'avenir. Mais ici on me dira peut-être : Est-ce que vous avez déjà oublié ce qui est arrivé à l'*Abeille*, il n'y a pas encore deux mois ? Non, Messieurs, je ne l'ai point oublié, et loin d'en voir quelque chose d'alarmant dans cette circonstance, j'ose croire qu'elle est d'un heureux augure pour notre journal. Très-souvent, dans la jeunesse, une maladie grave est une heureuse secousse qui donne ensuite au tempérament une vigueur qu'il n'aurait pas eue sans cela. Espérons, MM., que telle a été celle de l'*Abeille*, puisque jusqu'ici, tout porte à le penser, et ayons assez de confiance en nous-mêmes et en ceux qui viendront après nous, pour ne pas craindre que les élèves de cette maison se privent jamais des avantages inappréciables que leur procure ce journal.

Je dis que ces avantages sont inappréciables, et voici les raisons qui me portent à le croire. Nous ne sommes pas ici, MM., pour y demeurer toujours, mais pour nous y préparer à remplir plus tard, dans la société, la place que nous destine la Providence. Tous nos travaux doivent donc tendre vers ce but. Le principal moyen d'y parvenir est sans doute l'étude des langues, de l'histoire, de la littérature et de la philosophie, puisque ces connaissances sont nécessaires pour donner à notre intelligence tout le développement dont elle est susceptible et qu'elles sont en même temps la base indispensable des études spéciales que nous aurons à faire plus tard. Ainsi ne devons-nous épargner ni soin ni travail pour nous rendre parfaitement maîtres, s'il est possible, de toutes les matières que renferme notre cours d'études.

Cela n'est pourtant pas encore suffisant pour nous mettre en état, au sortir du collège, de bien comprendre les circonstances nouvelles dans lesquelles nous nous trouverons. Nous aurons alors, grâce au gouvernement sous lequel nous vivons, des devoirs politiques à remplir et des droits à exercer. Comment pourrions-nous bien distinguer ceux-ci et nous acquitter de ceux-là, si nous n'avions alors d'autres connaissances que celles dont je viens de parler ?

Ce qu'il nous faut donc de plus, c'est la lecture des journaux. C'est par les journaux seulement que nous parviendrons à nous former une idée de l'état de notre

société, de ses besoins, des partis qui l'agitent et d'une infinité d'autres choses que l'on doit savoir dans une monarchie constitutionnelle. Je ne crains pas de dire que sans la lecture des journaux notre éducation serait défectueuse. Il manque en effet quelque chose de bien important aux connaissances d'un jeune homme qui sait parfaitement ce qui s'est passé à Rome ou à Athènes il y a plus de deux mille ans, et qui ignore presque entièrement les faits contemporains les plus remarquables, même ceux qui se sont accomplis dans son propre pays ; qui connaît les Sénatus-consultes rendus du temps d'Auguste, mais qui n'a pas la moindre idée des travaux de sa propre législature. Ce jeune homme, MM., est-il suffisamment préparé pour jouir des droits politiques qu'il aura bientôt à exercer ? Est-il en état de remplir des devoirs importants que vont lui imposer les lois de sa patrie ? Non, certainement non ! Il faut donc en venir à la conclusion qu'il devrait lire les journaux.

Mais d'un autre côté, que de choses inutiles dans ces journaux ! Que de temps il perdra à parcourir les stériles articles qui en remplissent souvent les colonnes ! Peut-être aussi les passions politiques, qui président ordinairement à la rédaction de ces journaux, le priveront-elles bientôt du calme nécessaire à des études plus sérieuses ; peut-être même l'en dégoûteront-elles tout-à-fait. Il faut convenir que tous ces dangers sont réels ; et c'est précisément ce qui me porte à dire que l'*Abeille* est pour nous un avantage inappréciable. En effet nous trouvons dans l'*Abeille* tout ce qu'il y a d'utile pour nous dans les grands journaux, sans aucun des dangers que je viens de signaler. Elle ne manque jamais de nous faire connaître les événements politiques de quelque importance, qu'ils soient arrivés dans ce pays ou ailleurs ; mais elle le fait toujours en peu de mots et sans circonstance inutile ; elle rapporte les faits avec impartialité, et l'esprit de parti ne se montre jamais dans ce qu'elle en dit. On a reproché à l'*Abeille* de n'avoir point de couleurs politiques ; ce reproche me réjouit, car il est une preuve que notre journal comprend sa mission.

Pour ne pas être démesurément long, je dois me contenter d'indiquer brièvement les autres avantages de l'*Abeille*. Elle ne nous instruit pas seulement des faits qui ont lieu de nos jours, elle nous apprend encore ceux qui se sont accomplis par le passé. Vous savez tous combien de renseignements utiles elle nous a fournis et sur l'histoire du pays et par rapport à celle de cette maison. On a dit qu'elle renfermait souvent trop de vieilleries ; et c'est précisément ces vieilleries que plusieurs

prisent le plus dans notre journal. Croyez-le, MM., notre *Abeille*, toujours délicate et prévoyante, choisit admirablement les fleurs sur lesquelles elle se pose ; elle n'en extrait que le suc convenable pour nous présenter ensuite le miel le plus pur. Nous trouvons encore dans les colonnes de notre journal les caractères et les actions des plus grands hommes de nos jours, ainsi que les statistiques les plus intéressantes et les plus rares. Enfin, amie du Parnasse et des Muses, l'*Abeille* nous rapporte de temps en temps les fruits de leurs douces inspirations.

Les avantages que nous procure l'*Abeille* ne sont pas seulement pour ceux qui la lisent avec attention. Il y a des fruits doublement grands pour ceux qui travaillent à en remplir les colonnes ; fruits que nous devrions tous rechercher avec le plus grand empressement, et pour notre propre satisfaction et pour assurer le succès de notre feuille. "D'ailleurs, comme le disait un de nos premiers rédacteurs, un journal comme le notre, si petit qu'il soit, peut nous fournir l'occasion de nous exercer à la composition, et ce motif devrait sans doute faire quelque impression sur des jeunes gens qui par la suite pourront se trouver obligés de se servir de leur plume." Ainsi l'*Abeille* nous est infiniment utile sous un double rapport, Messieurs ; et c'est plus qu'il en faut pour nous engager tous à travailler avec ardeur à l'œuvre que nous avons si bien commencée. La joie intime que nous éprouverons d'avoir fait notre devoir nous dédomagera bien de nos travaux ; et plus tard, avec quels doux souvenirs nous nous rappellerons nos années de collège, en relisant nos premières productions et celles de nos amis ! avec quelle profonde satisfaction nous direns alors : voilà ce que nous faisons quand j'étais écolier ! Il me resterait encore bien des choses à dire sur ce sujet : mais je crains d'abuser de votre patience. Cependant je voudrais avant de terminer, exprimer ce que vous pensez comme moi de la manière dont l'*Abeille* est rédigée. Mais on dit qu'Apicins se fâche toutes les fois qu'on lui donne des louanges, et certes je ne voudrais pas pour beaucoup lui tomber sous la main. J'espère néanmoins qu'il me pardonnera de dire ce que vous ne me pardonneriez pas de taire, c'est que, grâce à la manière habile dont il rédige l'*Abeille*, elle nous fait autant d'honneur qu'elle nous procure de plaisir et d'utilité.

Courage donc, chère *Abeille* ! Puisse-tu long-temps encore faire entendre tes doux murmures et répandre partout tes bienfaits ! Qu'il me soit permis de terminer ici avec notre poète, T. C. :